

Ça s'est passé le dix-huit avril dernier, c'était donc déjà tout à fait une journée de printemps avec la lumière verte traversée par le soleil du premier après-midi, le parfum des chèvrefeuilles qui agitait les narines des chiens, et puis le chant de beaucoup d'oiseaux dans la haie que nous longions en courant. Ce jour-là notre amie la signora Rosa ne pouvait pas sortir de sa petite maison en haut de la colline : elle s'était foulée la cheville, et nous grimpions donc la ravitailler.

Depuis l'enclos des chèvres jusqu'à la route, c'est en plein devant la mer de Sicile et donc en plein dans la garrigue de la Méditerranée, le chemin descend et c'est dans ce chemin en pente que nous courions, les pierres et les cailloux filaient sous nos pieds et, sous nos yeux, dans la haie filaient à toute vitesse des romarins grands comme des rochers, des myrtes mauves, des genêts en désordre, des lentisques à odeur de camphre, et au-dessus d'eux et parmi eux et contre eux, se découpant dans le ciel très bleu, sorbiers, arbousiers, chênes verts, amandiers, oliviers sauvages et grenadiers filaient aussi sous forme de silhouettes dessinées à même le chemin qu'ils ombrageaient.

Quiconque marche ou galope le long de cette haie est accueilli dans une légèreté, un petit rythme tout intérieur qui vient de la tête mais se répand très vite dans les bras et jusqu'aux pieds sous la forme d'un pas dansant et même chantant dont on ignore la raison et qui est : la haie. Dans cette haie parfaitement naturelle et farfelue, fruit d'un travail de trente ans, les branches mortes sont les bienvenues et fraternisent avec les alaternes, les baies, les ronces et l'air. On ne voit pas le travail et ça c'est le résultat du travail. On voit les iris cachés dans les acanthes, les églantiers agrippés aux frênes, les cistes emmêlés aux euphorbes, les lilas de Perse c'est-à-dire les margousiers à feuilles de frêne qu'ici on appelle *melia* — leurs graines viennent de l'Inde, du sud de la Chine et de l'Australie, c'est pourquoi on en fait des chapelets. Si on court comme nous courions ce jour-là on ne voit d'ailleurs rien du tout, on n'a pas le loisir de nommer, des bribes de feuillage s'attachent au regard en mouvement et se confondent aux cheveux, on file comme filait notre troupe, en tête les deux chiens Gertrudine et Timido occupés tout en caracolant à renifler le sol humide, relever le museau pour humer l'air, le rabaisser pour suivre une piste imaginaire, le relever pour aboyer de joie à la brise, évitant les pierres du chemin comme des lièvres, tout à fait lièvres eux-mêmes dans leur foulée, leur goût pour les pissenlits, leurs oreilles dressées de plaisir ; juste derrière galopaient les quatre chèvres, leurs

encolures si bien proches les unes des autres et si fraternelles dans leur élan qu'elles semblaient un seul et unique animal à seize pattes ondoyantes, et puis venait le bouc cornes hautes et puis moi.

Quand on court comme ça depuis la maison vers la campagne, comme on courait ce jour-là comme tous les jours depuis que Miss Coco la chèvre blanche est venue vivre chez nous à l'Abazia, on ne distingue plus entre le fléchissement des pointes d'herbe et les talons qui bondissent et quittent le sol ; un éventail de couleurs s'ouvre et pivote dans la tête, on entend le martèlement des sabots comme si on était soi-même des allées forestières, des ruisseaux dans ces allées, des fougères au beau milieu de ces ruisseaux, et aussi des bois de chênes couverts de mousse et puis l'odeur de champignons, c'est-à-dire d'ar-moise et de caroubier en fleur, qui monte des feuilles. Tout cela court. Piétine. Trébuche. Devance. Martèle. S'envole. Claque. Retombe. Jusqu'à la route, tout en freinant je dois accélérer l'al-lure et, bâton levé au bout du bras, pousser de petits « *andiamo, andiamo* » à peine plus aigus que ma voix naturelle, sinon Miss Coco, sans cesser de dévaler la pente, s'arrêtera net devant la branche d'un jeune chêne ou la feuille rugueuse d'un figuier qu'elle arrachera pour la croquer, emportant dans sa course et entre ses dents une parcelle unique et irremplaçable de la haie.

Cheffe incontestée de notre minuscule troupeau, Miss Coco est en effet pourvue des qualités contemporaines du mouvement et de l'immobilité; cela fait d'elle bien plus qu'une chèvre; c'est dire si cela fait d'elle, excellemment, une chèvre. Tandis que, dures comme des troncs de bouleaux, ses pattes prennent leur élan, se jettent en avant, se rejettent en arrière et gravissent, et franchissent et, époustouflantes, bondissent, tandis que ses dents arrachent de jeunes pousses avec une violence de coup de vent, sa tête, elle, au-dessus de son long cou, ploie, impassible; elle sourit; elle mâchonne; elle flâne.

Dévalant jusqu'au bout du chemin, nous franchissons la grille ouverte, débouchons sur la route. Bien que nos expéditions ne s'étendent jamais au-delà d'un rayon d'une quinzaine de kilomètres, dans des directions connues et souvent déjà parcourues, à peine franchie la frontière de l'Abazia l'allégresse du départ s'empare de nous. Pour la fêter, d'une même cadence de troupeunie par l'habitude, nous freinons net. Je laisse retomber mon bâton. Les longs poils soyeux des chiens se soulèvent à peine sous la brise douce. Des cous s'allongent, curieux de ce que recèlent de succulent les bas-côtés du chemin. À notre droite, la descente ver la mer. Devant nous, un grand pré inculte. À notre gauche, la montée vers les collines. Les chiens, nez en l'air, se découvrent redoutables chasseurs à l'odorat exceptionnel; ils hument, reniflent, se concertent des oreilles, décident: c'est par là.

Quoi? Mystère. Mais ils y filent, à gauche, le long de la route qui monte. C'est justement notre direction. Miss Coco, sa fille l'Infante dite Boulotte, sa rivale Pastouflette, la petite Daudette et Panpan le bouc noir les suivent vaguement du regard qui déjà galopent loin devant, ongles crissant sur l'asphalte. Ces regards sont pleins d'un dédain tranquille pour la bruyante excitation canine, jappements, courses désordonnées, aboiements claironnant à la recherche d'une fête à venir. Car pour le peuple des chèvres, le festin est là, à portée de dents, sous leurs sabots et, comme de jeunes érudits à un banquet d'idées, légèrement ivres au seul parfum de richesse des mets qui les entourent, parmi les chardons, la chicorée, l'avoine, les cardelles, les ronces, les acanthes, les pruneliers, le chiendent, les bourraches, les liserons, les renoncules, les fenouils sauvages : elles s'attablent.

C'est un début idyllique et on pourrait tout à fait se croire au deuxième siècle avant notre ère de délices, avec d'immenses forêts de chênes entre lesquelles se glisserait un large fleuve et seules en construction de petites cités nommées par exemple Himera ou Ambica, pourvues de temples et d'agora dans un monde rien que grec, mais non : nous sommes ce matin-là d'avril 2022 en bordure du massif des Madonie, à une soixantaine de kilomètres à l'est de Palerme, c'est donc déjà, vers l'est, encore et de nouveau la guerre et ici même, depuis déjà une cinquantaine d'années, la destruction.

Sous le regard complice des autorités locales et régionales, une spéculation immobilière aussi désorganisée que criminelle grignote depuis la moitié d'un siècle les orangeraias, les olive-raies et les potagers d'artichauts qui ondoyaient de colline en colline jusqu'à la mer; de longs canaux d'irrigation, présents depuis dix siècles, serpentaient entre les cultures; hop on ouvrait un canal d'un coup de pioche et le parfum des fleurs des citronniers baignés par l'eau des montagnes faisait tourner la tête; les grenouilles se reposaient au bord des bassins; les nuits d'hiver, on entendait le bruit du vent entre les roseaux; c'est du moins ce que m'a raconté la signora Rosa, car moi je suis arrivée trop tard et n'ai rien vu de tout ça. Ce que je vois c'est le résultat du grignotage; en heureux grignotage n'ayant rencontré dans le temps et dans l'espace aucun obstacle à son activité maligne, il prend à présent, vu d'en haut, tout à fait l'allure d'un bombardement sauvage et répétitif, au cours duquel des milliers et des milliers de bombes en forme de maisons-clapiers, de supermarchés entourés de parkings et de hangars industriels rouillés ont été larguées méthodiquement quoiqu'en désordre dans le sable, les potagers et les vergers, écrasant les arbres, pulvérisant les bassins et les canaux, ravageant la terre en profondeur, au profit de routes asphaltées munies d'échangeurs et de pompes à essence. Et maintenant que, le long de la mer, les « maisons de vacances », soit un alignement de poulaillers

concentrationnaires destinés à l'entassement estival d'une population rendue folle par la laideur, la promiscuité et l'échauffement climatique, continuent d'enfoncer leurs pieux dans les derniers hectares de terre nue, l'assaut est peu à peu donné aux collines qui les surplombent et constituent les contreforts des hautes montagnes des Madonie. Ainsi commencent à se multiplier, dans des parcelles mal protégées par leur statut de terrains agricoles couramment modifié en zones constructibles par des municipalités corrompues, de faux hangars agricoles en béton armé, des « villas » en parpaing et toutes sortes de constructions à « usage touristique » qui broient la matière forestière des époques révolues. Ici, où nous nous trouvons en cet instant, le long des pentes où la végétation tente de distribuer encore ses extraordinaires largesses, le petit troupeau de mes chèvres broute sans avidité. Grâce au tranquille bruit de succion de leurs bouches délicates, il m'est facile d'inventer que j'entends les commentaires ironiques suscités par mes pensées. Miss Coco redresse la tête. À bien regarder les légers soubresauts latéraux de sa bouche pleine de trèfle et de moqueries à l'égard du genre humain, il me semble qu'elle sourit.

Prise d'un sentiment de honte, j'ajuste les lanières de mon sac à dos sur mes épaules, et nous voilà repartis dans l'air plein du bourdonnement des abeilles. Diverses formes lourdes et rebondies, que j'essaye d'identifier dans l'espoir d'en

alléger virtuellement le poids par la pensée, battent contre mes vertèbres à travers le sac. Il y a un pain tout juste sorti du four, des fromages frais, douze œufs bien emballés, des bocaux d'olives, des oranges, des noix, une galette de froment, des salades, du miel, une tourte aux légumes, des fenouils grillés, de la menthe, une tarte aux poires, du *minestrone*, des *carciofi* dans l'huile d'olive. Cela donne énergie et désir d'arriver vite là-haut. « Là-haut » c'est où vit seule la signora Rosa, dans sa maison petite ouverte sur l'étendue immense des montagnes et de la mer. Trois chemins sinueux mènent jusque chez elle, mais aucun n'est carrossable. Ils l'ont été, il y a des années, mais la violence des pluies, l'aridité des étés et l'incurie des hommes les ont rendus à leur destin de chemins, faits pour les pieds, parcourus par les sangliers, les lapins et les troupeaux de brebis, et puis par nous qui montons entre les pins.

Quand on passe sous ces pins, il semble tout de suite que l'on n'a jamais vécu une heure pareille. Les gestes se font plus légers, comme si on entraît dans un lit de plumes. Il y a des parfums répandus autour de nous et en nous qui font penser à la course, au bruit du rivage, à la joie de l'aube. La lumière, à travers ces parfums, devient une lumière d'eau courante, de gouffre frais. Les chèvres m'entourent au petit trot, et la pinède se remplit du bruit sec de leurs sabots contre les aiguilles qui craquent sous leur pas fringant. Les chiens ont disparu mais

nous savons bien que nous les reverrons. Éclaireurs insatiables, ils sont sans doute partis annoncer notre arrivée prochaine à la signora Rosa, là-haut, et en cet instant dévalent peut-être déjà la pente à notre rencontre pour recevoir les félicitations que mérite leur mission accomplie.

Je n'ai vraiment fait la connaissance de Rosa Sutura, la signora Rosa, que grâce à l'apparition de Coco dans ma vie, si bien qu'elles sont pour moi intimement liées l'une à l'autre, la chèvre surgie de nulle part et la femme venue du fond du temps. Coco est arrivée à l'Abazia il y a quatre ans le jour de Pâques, au bout d'une corde que tenait doucement le pacifique Francesco, surgissant sur le sentier devant la maison, toute blanche aux extraordinaires oreilles semblables aux cornettes des bonnes sœurs d'autrefois, cheminant tête baissée dans l'herbe odorante des premiers narcisses sauvages. Pourquoi Francesco nous l'avait-il apportée ? D'où venait-elle avec son oreille trouée par la marque d'un propriétaire, ses pupilles rectangulaires et son altière faroucherie ? À quel danger, à quelle cruauté immédiate avait-elle échappé ? Nous ne le saurons jamais. C'est l'un des mystères, et l'une des tendresses contenus dans l'arrivée des animaux — chiens perdus, chats explorateurs, cheval voué à l'abattoir — que le hasard heureux ou l'instinct de survie attirent vers la ferme fortifiée de l'Abazia.

Le premier soir, surprises par son arrivée impromptue, nous l'avons installée dans l'enclos du cheval, porté à brouter dans le champ voisin. Avant la nuit, à notre dernière visite, nous l'avons trouvée tranquille, libre de ses mouvements, foulant la paille fraîche, pourvue de bon foin et d'eau pure. Mais le lendemain, avant l'aube, une plainte sous la fenêtre de notre chambre. J'ai dévalé l'escalier. Sur le seuil de la cuisine, Coco se tenait, en sang, la patte arrière gauche complètement déboîtée, l'os à vif. Elle avait voulu sauter par-dessus la barrière de l'enclos, son sabot était resté coincé dans le plus haut montant; tirant, de toutes ses forces, pour le dégager, elle s'était déboîté l'os de la patte emprisonnée. Malgré la douleur, elle avait boité sur trois pattes jusqu'à la maison. Patte pendante, elle regardait vers les collines, bêlant à petites lampées, comme qui souffre sans espoir et appelle pourtant.

À chaque fois que, comme en cet instant d'aujourd'hui, je la regarde libre dans la campagne, bien campée sur ses quatre pattes et que, la regardant, j'admire ses sabots battant sous elle comme le déferlement continu d'une écume, et sa brillante robe blanche répandue autour d'elle comme un manteau d'apparat qui serait à la fois velouté, rêche et soyeux, et son regard sérieux qui sourit à la pente, à chaque fois que je l'admire dans toute son énergie de gambade, c'est-à-dire tout le temps, à chaque fois je

la revois, je nous revois, ce matin-là de sa blessure, le lendemain de son arrivée, sans cesse nous sommes dans l'enclos transformé en salle d'opération, je tiens son museau et le haut de son cou entre mes bras et je serre aussi longtemps que je peux. Son front contre ma poitrine, ma tête penchée appuyée de toutes mes forces contre son col râpeux à l'odeur de cuir et d'écorce, j'essaye de garder les yeux fermés, de ne rien disperser du courage et de la force physique nécessaires pour la tenir immobile dans l'étau de mes mains. Mais dans le silence de l'enclos ouvert sur la campagne j'écoute, devant moi, penchées de l'autre côté de son corps révolté, proches et murmurantes, les voix croisées du Signor Credenza et de Francesco qui tentent de faire rentrer l'os déboîté dans son articulation. « *Ka* ». Ici. « *Più stretto* ». Plus serré. « *Non entra* ». Ça n'entre pas. « *Ancora* ». Encore. « *No, così no* ». Non, pas comme ça. « *Ricominciamo* ». Re commençons.

Et par-dessus ces voix, au fond desquelles j'entends l'expérience et la pitié, toujours plus haute tout contre mon oreille, la plainte de douleur nue. Le hurlement de Coco entre en moi qui l'emprisonne comme le cri exact de l'innocence blessée à mort.

Ce cri, je continue de l'entendre depuis, surtout la nuit. Je me tourne et me retourne dans mon lit. Le sirocco souffle. Je me lève et marche dans la maison, guettant de fenêtre en fenêtre un début d'incendie dans les collines. Il y a deux ans,

dans la journée du trois août, deux milles trois cents hectares de forêts ont brûlé dans le massif des Madonie. Pendant toute la journée de nouveaux foyers se déclenchaient d'instant en instant à tous les points cardinaux. Des centaines de vaches et de brebis, une quantité incalculable d'animaux sauvages sont morts asphyxiés ou carbonisés dans les incendies appliqués par des mains humaines, attisés par le vent brûlant. Le lendemain, par une température de trente-huit degrés et un vent soufflant à soixante kilomètres heure, le feu mal éteint de l'autre côté du chemin est entré à l'Abazia, remontant à toute allure vers la maison, anéantissant sur son passage plusieurs dizaines d'oliviers et de cyprès, s'attaquant à un caroubier de trois cents ans dans lequel nous avons grimpé, lance d'eau au bras, pour tenter d'éviter son effondrement. Quand, après une après-midi de lutte corps à corps contre les flammes, il nous a semblé que le feu était enfin peut-être maîtrisé parmi les oliviers, je me suis endormie d'un seul coup, dos appuyé contre le tronc du vieux caroubier encore debout. Ce sommeil très bref mais très réparateur, au réveil duquel j'ai constaté que le feu était reparti de plus belle mais ai trouvé les forces pour reprendre le combat, a de nouveau inversé pour moi le cours du temps. Depuis que j'étais arrivée ici, venant directement de Paris où j'avais vécu mes premiers quarante ans à la vitesse de la ville, peu à peu j'avais connu la sensation que le temps s'était mis à se transformer jusque dans son anatomie, s'écoulant pratiquement à

l'envers, comme si chaque jour passé, au lieu de me rapprocher du jour de ma mort, m'en éloignait, *mine de rien*. Doucement, au rythme imperceptible de la croissance des arbres, qui font désirer vieillir pour les voir grands. Les forces perdues le jour de l'incendie ont fait repartir le temps dans le sens de son écoulement en forme de flèche fatale. Depuis, les nuits de sirocco, je marche à travers la maison, et c'est le cri de Coco que j'entends. Je regarde vers le ciel rempli d'étoiles : pas un nuage. Pas la moindre chance de pluie. Pas de pluie depuis des mois. Pas de pluie prévue pour les prochains mois. Dans les oliveraies, j'aperçois les formes grisâtres de bâtiments en construction. Béton armé pour tous. En somme, rendue insomniaque, comme des millions d'êtres humains, par la vision présente et future de notre monde anéanti par la calamité que représente le cours de l'histoire humaine au sein de ce monde, j'erre cherchant : « que faire ? ». Mais quand, par la fenêtre de notre chambre, la nuit indistincte laisse peu à peu place au jour, je peux m'imaginer Miss Coco qui se réveille au milieu de ses compagnes ; elle gratte son front dur contre l'angle de sa mangeoire et va chercher de son pas ingénu la première fleur du matin.

Pour réussir, depuis mon lit, à l'imaginer telle qu'elle est vraiment, je me représente la taille du plus grand chien qui existe, dont l'encolure m'arriverait à la hanche, et par-dessus, monté sur un cou droit comme un clocher, le visage d'Anna